Ce supplément doit être donné gratuitement avec le numéro portant la date du Lundi 18 Juin 1900

SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE DE L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

CAUSERIE DU DIMANCHE

par E. Lagrillière-Beauclerc

Il se passe en Chine des événements graves et dont il est difficile, dès à présent, de prévoir les conséquences.

Les barbares d'Extrême-Orient ont la fâcheuse idée de vouloir défendre le sol de leur patrie contre l'invasion occidentale. Une fraction de ces Chinois révoltés, les Boxers, ont l'audace de penser, — ces asiatiques ont toutes les audaces — que la Chine doit être aux Chinois.

C'est une prétention que les peuples d'Europe ont l'intention de faire perdre à une population dont l'ignorance va jusqu'à prétendre que les barbares sont en Occident.

Pour qui a voyagé dans les contrées d'Extrême-Orient, une impression se dégage très nette, très claire : c'est qu'en général, les populations de ces régions lointaines sont pacifiques, industrieuses, actives, et ne menacent nullement d'envahir jamais la vieille Europe. Le péril jaune peut être de nature économique. Il ne sera jamais belliqueux.

Nous, français, nous appartenons à une nation guerrière dont l'histoire est faite de coups de tampons donnés et reçus, de *périodes de batailles ininterrompues et* notre conception de la gloire la plus haute s'établit sur des hécatombes humaines, sur des victoires affirmant la supériorité de la force.

Aussi avons-nous le mépris des Chinois, ces hommes dont tous les efforts tendent au développement de leurs industries et de leur commerce, et qui méprisent l'art de la guerre.

Il est certain que les Chinois sont au point de vue de l'éclat d'une nation, de son rayonnement, à travers le monde, très inférieurs aux Européens.

Ils ne comprennent pas, ces fils du Ciel, la beauté des écrabouillements gigantesques, ils ne sentent pas ce qu'il y a de grand, de majestueux, à écraser son semblable, ce qu'il y a d'habile et de courageux à se ruer vingt contre un, comme le fait en ce moment l'Angleterre au Transvaal.

Les peuplades d'Extrême-Orient sont en proie à une barbarie véritablement intolérable et nos missionnaires l'ont si bien compris, qu'ils parcourent depuis de longues années, les vastes territoires de l'Empire chinois afin de démontrer à ces brutes que l'Evangile ou la Bible sont très supérieurs au dogme philosophique de Confucius.

Car, c'est là, le fond de l'histoire. C'est là, la cause véritable des révoltes des Célestes.

Ils ont très bien admis l'entrée des produits fabriqués en Europe, ils ont compris que cet élément étranger établissant une concurrence, stimulerait le zèle de leurs concitoyens et les pousserait à redoubler d'efforts, pour soutenir le combat sur le terrain économique, par tous les moyens.

A ce point de vue, les Chinois, très armés commercialement par leurs aptitudes, par leurs qualités ataviques, avaient consenti à la lutte pacifique engagée avec l'Europe.

Mais quand on est venu essayer de démolir chez eux les vieilles traditions entourées d'un respect séculaire, quand on a prétendu, comme autrefois aux musulmans, leur imposer une religion nouvelle, remplacer Confucius par Jésus, la vénération des ancêtres par le culte des saints de notre calendrier, il est des Chinois de caractère déplorable qui se sont fâchés.

Dans leur indignation ils ont pris les armes, et depuis quelques semaines ils semblent croire qu'un chinois peut être, le cas échéant, aussi féroce, aussi sanguinaire qu'un européen.

Voilà leur tort !

Et voilà aussi pourquoi on va leur démontrer à coups de canon, de fusil et de baïonnette qu'ils sont tout-à-fait dans l'erreur en n'ayant pas compris plutôt ce qu'avait de supérieur, sur le culte de Confucius, la douce religion évangélique.

Espérons pour eux, qu'ils seront tout-à-fait convaincus après la cordiale démonstration qui se prépare.

⁂

En parlant de la Chine, il nous vient à l'esprit que dans quelques semaines, Paris recevra la visite de plusieurs monarques indo-chinois.

Norodom, roi du Cambodge, et Than-Thai, empereur d'Annam, vont prochainement illustrer de leur présence l'Exposition Universelle.

Ces deux monarques m'en ont fait la discrète confidence, l'an dernier, alors que je prérégrinai du côté de Pnom-Penh et at un peu plus tard dans la direction de Hué.

Qu'n'imagine pas combien un démocrate peut faire de belles connaissances en voyage.

S. M. Norodom, roi de 62 ans, assez mal conservé, possède le bagatelle de quatre cent vingt femmes. Son premier ministre lui a fortement conseillé de ne pas les emmener avec lui à Paris, laissant entrevoir au souverain que plusieurs d'entre elles seraient fort capables de tâcher leur vieux pour s'en laisser conter par des godelureaux plus jeunes d'âge et plus frais d'aspect.

Norodom suivra-t-il ce sage conseil ou emmenera-t-il avec lui son bataillon d'épouses ?

Nous l'ignorons, car ce vieux cachotier n'a rien voulu nous dire sur ce point, au cours de l'audience solennelle où il nous a reçu et où il nous a offert avec un large sourire découvrant ses 32 dents d'ébène, un affreux cigare belge entouré de papier d'argent.

Quant à S. M. Than-Thai, empereur d'Annam, il doit être à présent dans sa 24e année. Il n'avait que cinq femmes en 1899 ce qui prouve que dans ces contrées lointaines, les jeunes ont encore une vague apparence de mœurs que le cynisme des vieux affecte de mépriser.

Il est probable que S. M. Than-Thai amènera avec lui, sa quinquette d'épouses, les femmes annamites n'étant pas gênantes.

Avec une chique de bétel comme distraction, une poignée de riz comme nourriture, elles se trouvent parfaitement heureuses.

A ce point de vue, elles ne redoutent aucune concurrence des femmes européennes. On entretient très bien un Européenne avec trois francs par mois, dans ce pays béni.

Il est toutefois probable que S. M. Than-Thai ne laissera pas ses femmes en proie au brouet annamite.

Il sera certainement assez généreux pour les conduire au bouillon Duval, la liste civile que lui sert la France lui permettant de faire de ces folies dépenses.

Nous regrettons que le voyage des souverains Indo-Chinois, ait lieu si tardivement. Nous aurions peut-être pu les faire figurer à Lille dans le cortège de la Muse, ce qui n'eut pas été une attraction de mince envergure.

On nous affirme que le Pape des bonzes de la Pagode royale de Pnom-Penh doit accompagner Norodom.

Comme je suis personnellement au mieux avec lui — je le tutoye d'autant plus abondamment qu'il ne comprend pas un mot de français — s'il lui reste des loisirs, nous l'exhiberons dans le hall du *Progrès du Nord*, aussitôt que la construction de notre nouvel hôtel sera achevé.

Comptez la dessus et beuvons frais.

E. Lagrillière-Beauclerc.

ZIGZAG

Les illettrés dans les armées

En Suède	4 conscrits illettrés	sur 1.000
En Suisse...	5 —	—
En Allemagne	12 —	—
En Pays-Bas.	18 —	—
En France ...	123 —	—
En Angleterre	157 —	—
En Belgique .	154 —	—
En Autriche .	388 —	—
En Italie ...	490 —	—
En Espagne..	700 —	—
En Russie ...	738 —	—

⁂

Le mois de Juin

Le mois de Juin tire son nom du *Junius* latin que les uns font dériver de la déesse Junon, femme de Jupiter, et les autres du latin *juniores* (les jeunes), ce mois étant celui des jeunes gens et jeunes filles, alors que mai serait celui des adultes. C'est le 1er juin 1794 que le Vengeur fut coulé par les Anglais, près d'Ouessant.

En juin, juillet et août,
Ni femmes ni choux.

S'il pleut le jour Saint-Médard (8)
Il pleuvra quarante jours plus tard.

A la Saint-Barnabé,
La faulx du pré.

Le plus grand jour de tout l'été
C'est le jour Saint-Barnabé. (11)

Quand il pleut à la Saint-Gervais (19)
Il pleut quarante jours après.

A la Saint-Jean (24)
Les jours les plus grands.

⁂

Les touristes en Italie

Des calculs dignes de confiance établissent que, durant les dix dernières années, les touristes américains ont laissé, chaque année, en Italie, une somme de 175 millions de francs. D'autre part, les touristes anglais, français, allemands et autrichiens, laissent bien le double de cette somme, soit 350 millions. Les pèlerins qui vont à Rome ne sont point comptés parmi les touristes.

NOTES & IMPRESSIONS

Une femme aimable doit avoir non-seulement les grâces extérieures, mais les graces du cœur et des sentiments.

Mme de Lambert.

Une longue uniformité rend tout insupportable. Montesquieu.

Le devoir qui unit les individus et les familles, unira également les peuples.

Lamennais.

La marque suprême de la distinction est la simplicité. J.-B. Fonssagrives.

Les manières, qu'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal.

Mme de Maintenon.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Cliché Photo Stéphane

Le Pavillon de l'Italie

L'Italie s'est surpassée dans la construction de son pavillon et nous a donné la reproduction des merveilles de l'architecture de la Renaissance. Avec ses dômes, ses coupoles, ses flèches élancées le pavillon italien fait l'admiration de ceux qui aiment le côté artistique de l'architecture.

Nos Poètes

POUR UNE FRANÇAISE

Ô douceur du corps féminin,
Neige qu'une aurore illumine,
Et toi, charme encore plus divin,
Douceur de l'âme féminine,

En notre rêve, déchiré
Par le miel et par la souffrance,
Faites fleurir, trésor sacré,
La céleste fleur d'espérance !

Que tant il au cœur le moins fort
Pour braver le plus dur martyre
Que *faut-il pour vaincre la mort ?*
— Un regard de femme, un sourire.

Duel de Langues

On enterrait samedi à la Madeleine l'ancien baïonnier Falateuf ; et le Tout-Paris plébiscitaire fit un bout de conduite à son avocat aux grands jours.

Oscar Falateuf avait la rhétorique solennelle, invocatrice et métaphorique de la vieille école. Il était grand « diseur » et surtout « long parleur ». Quand il ouvrait une période, on pouvait regarder sa montre.

Il me souvient à son sujet d'un tournoi d'éloquence auquel j'assistai et où ce rhéteur consommé fut un des combattants. Bien que cette passe d'armes oratoire soit demeurée légendaire au Palais, je ne crois pas qu'aucune chronique en ait jamais fixé le souvenir.

C'était en 1889, me semble-t-il, un peu avant l'autre Exposition. Lissagaray, alors directeur de la « Bataille », venait d'être assigné, comme témoin, dans je ne sais plus quel menu procès de presse.

L'avocat de la partie plaignante, Me Las Cazes, crut devoir, dans sa plaidoirie, s'attaquer à la personnalité même de ce témoin de marque, accommoder à sa façon quelques traits de sa vie *privée ou publique et en offrir* le régal vinaigré aux commérages du tribunal.

Or, Lissagaray se trouvait à ce moment dans la salle. D'un bond, il vint se placer près du banc de la défense. Il interrompit l'avocat diffamateur et l'interpella :

— Qui que vous soyez, lui-dit, je vous défends, comme je le défendrais à n'importe qui, *de vous exprimer en ces termes, sur mon* compte, moi présent.

Scandale. Tumulte.

L'avocat se récrie que les droits de la défense étaient sacrés et qu'un membre du barreau n'était tenu professionnellement à aucun ménagement envers telle personne qu'il croyait devoir sacrifier à l'intérêt de sa plaidoirie.

Lissagaray n'en voulut pas entendre davantage.

— Les droits de défense sont abusifs et je saurai bien vous en empêcher...

Il allait joindre le geste à la parole, lorsqu'il fut brusquement écarté par l'intervention des municipaux.

— Ha bien ! se récria-t-il, si je n'ai aucun recours les contre l'avocat qui me diffame, je le prends sur un autre ton.

Et, repoussant les gardes, il revint vers l'avocat qu'il salua d'une pirouette :

— Mon cher monsieur, lui dit-il, ce n'est plus au robin que je m'adresse, cette fois, c'est au simple particulier ; et je vous dis, d'homme à homme : « Vous m'avez insulté publiquement ; vous aurez mes témoins, demain matin ».

Sur quoi, au milieu de l'émotion et du tumulte croissant, Lissagaray, gardant le sang-froid le plus élégant, salua courtoisement le tribunal et quitta l'audience.

... Le lendemain, en effet, deux amis de Lissagaray se présentaient chez Me Las Cazes et lui demandaient rétractation ou réparation des termes injurieux de sa plaidoirie.

Naturellement, l'avocat se retranche, cette fois encore, derrière son privilège professionnel :

— Je ne dois, ni rétractation, ni réparation. J'ai parlé en avocat. Comme tel j'avais le droit de dire tout ce que je croyais *utile*, etc., etc.

Bref, il ne voulut rien accorder et les deux témoins durent se retirer sans satisfaction d'aucune sorte. Ils revinrent porter à Lissagaray le résultat négatif de leur mission. Le violent polémiste eut un haut-le-corps.

— Ah ! ce monsieur se croit à l'abri derrière son code... nous verrons ! Il est avocat, je suis journaliste. Il parle, j'écris... Un bon article aura bien raison d'une mauvaise plaidoirie...

Mais, soudain, se ravisant :

— Ma foi, non ! Pas d'article ! Et puisque je ne puis l'amener courtoisement sur le terrain des simples gens d'honneur, c'est sur son propre terrain qu'il faut le relancer.

Et, par un changement d'attitude subit, Lissagaray s'adressa, à son tour, aux tribunaux, comme plaignant.

La nouvelle en courut aussitôt tout Paris ; et ce fut un beau tapage. L'affaire prenait tournure et devenait d'un haut intérêt. La question s'était en effet précisée ; il s'agissait d'établir si vraiment un avocat avait le droit absolue, pour les besoins de son plaidoyer de diffamer à tort et à travers, n'importe qui, et n'importe comment.

Le procès se fit.

Il eut pour théâtre la grande salle de la cour d'assises.

Lissagaray avait dit : « Que Me Las Cazes se défende lui-même ; je présenterai ma cause moi-même. »

N'ayant obtenu duel à l'épée, ni au pistolet, il provoquerait son adversaire au duel de paroles. Entre un avocat et un journaliste, lequel parlerait le mieux devant un tribunal, la clé le principal intérêt de la séance.

Mais Me Las Cazes ne se prêta pas complètement à ce nouveau défi. Avocat, il prit un avocat et demanda au bâtonnier Falateuf de l'assister. Devant cette dernière, reculade, il ne fallait pas moins égaliser les chances. Lissagaray dut se résigner encore et choisir, lui aussi un avocat. Il prit Gaillard (de Vaucluse).

A l'heure fixée, les débats s'ouvrirent. La salle des assises naturellement était bondée.

Le Tout-Paris des lettres et des arts était là, enchanté de la crânerie de Lissagaray, et tenant pour lui ; — tandis que le Tout-Paris du Barreau et des Bureaux se pressait à son poste, tenant pour Las Cazes, pour le représentant symbolique des préjugés, des privilèges et des abus menacés.

Le Président ouvrit le feu timidement. Lissagaray donna ensuite, exposant élégamment ses griefs. Las Cazes répondit de son mieux ; et, après ces premières passes un peu froides, le duel s'engagea à fond. Il était un peu plus de midi.

Me Falateuf parla une heure ; Lissagaray lui répondit dans le même temps ; Me Falateuf *reprit le crachoir et le tint près de deux* heures. Lorsque fatigué, il s'arrêta, Lissagaray se leva de nouveau et, après deux heures durant, tint l'auditoire sous le charme de sa parole alerte, élégante, s'offrant le luxe de parodier le vieux bâtonnier, redondant, solennel, emphatique et rotors ; — puis, haussant le débat, définissant admirablement le rôle néfaste de certains avocats dans la société moderne, il montra le quel danger était, pour la liberté et la dignité sociales, l'excessive licence accordée à leur profession par le séculaire laisser-faire des mœurs judiciaires.

Le public avait peine à contenir ses applaudissements. La situation morale du Barreau se trouvait fort compromise. Les juges se regardaient incomprehensifs, abasourdis. Il était un peu plus de six heures. Me Falateuf se refrogna, reprit ses premiers arguments, se rebiffa, se guinda, essaya de toutes les attitudes du cabotinage académique ; mais ce suprême effort semblait au-dessus de ses facultés. On le vit passer par toutes les couleurs, du rouge au blanc, du blanc au jaune, du jaune au vert, — puis, suffoqué, haletant, épuisé, hâtre l'air de ses grandes manches, pousser un dernier gémissement, chanceler et s'abattre sur son banc, demi-évanoui, tandis que Lissagaray, souriant et dispos, à peine encore, préludait à sa nouvelle riposte.

Et le dernier tournoi s'ouvrit où s'engagèrent Las Cazes et Gaillard, interrompus à chaque instant par quelque grimaçement de Falateuf ou par quelque triomphante de Lissagaray, toujours debout, toujours en verve.

Huit heures venaient de sonner. L'auditoire était à son tour à bout de forces et d'attention. Les jurés devenaient enragés de faim, de soif et d'énervement. Le tribunal n'en pouvait plus.

Un incident quelconque se produisit. Le président en profita pour clore les débats. C'était fini.

Naturellement, la chose était, administrativement, jugée d'avance. Les gros patentés du jury, les hommes en robes du tribunal ne pouvaient donner tort à Las Cazes, défendu — si piteusement que ce fût — par Falateuf ; et Lissagaray eut les dépens du procès.

Mais la victoire était ailleurs. Et vraiment, il fut le héros de la journée, ce pamphlétaire impavide qui, tant de fois éprouvé aux joutes de l'épée et de la plume, venait de s'affirmer indéconnaitable, dans un duel de langues, contre deux avocats réputés.

Je ne sais si Me Las Cazes fut très fier du résultat matériel de son procès. Mais je doute qu'il ait depuis lors, en des procès subséquents, songé à user aussi délibérément de ce fameux droit de tout dire, pour les besoins de sa cause, n'importe comment et sur n'importe qui !

Camille DE SAINTE-CROIX.

DU TRISTE AU GAI

NOUVELLE

par Jacques NORMAND

Sous ce titre, M. Jacques Normand publie, chez Calmann Lévy, un nouveau recueil auquel nous empruntons la très jolie nouvelle qu'on va lire. Elle contient un fin tableau de la vie parisienne. Les cochers de fiacre, qui ont failli se mettre en grève, comptent au moins un ami parmi nos littérateurs ! M. Jacques Normand excelle dans ces croquis tout à la fois émus et souriants, et dans lesquels l'observation se mêle agréablement à la fantaisie :

Le vieux Cocher

— Dix-huit, dix-neuf... et vingt ! C'est exact.

Roger, devant le guichet de la caisse du Crédit Lyonnais, comptait son vingtième billet de mille francs. Une chance inespérée qu'il avait eue là ! Une obligation à lots sortie au tirage ! Vingt mille francs gagnés d'un coup !

Une fois de plus, le vieux proverbe avait raison. L'eau allait à la rivière. Roger, en effet, était riche, et ce gain tombé du ciel n'était pour lui qu'une chance heureuse, pas davantage. Mais, nécessaires ou non, vingt mille francs sont toujours bons à prendre, et c'est avec un mouvement de satisfaction non dissimulée qu'après avoir fait un petit salut au caissier, il glissa la liasse de billets dans la poche intérieure de son veston, côté du cœur.

Puis, lesté de ce joli pécule, Roger sortit du Crédit Lyonnais, et comme, en vrai Parisien, il aimait la marche sur l'asphalte, il suivit le boulevard jusqu'à la Madeleine, enfila la rue Royale, arriva au coin du ministère de la Marine, et, là, s'arrêta pour consulter sa montre.

— Midi moins cinq !

Son regard hésitant enveloppa la place de la Concorde, immense, toute blanche, toute craquante sous un terrible soleil d'été. La fatale congestion le guettait. Puis, les Champs-Elysées à remonter pour rentrer chez lui, dans le quartier de l'Ave-de-Trionphe... Un fiacre découvert passait. Il le héla, y monta, se laissa tomber sur des coussins de cuir recroquevillés par la chaleur, qui mirent une sensation de brûlure au long de son pantalon de coutil blanc. Puis, l'adresse donnée, le cheval partit au petit, tout petit trot, juste assez au trot pour ce ne fût point tout à fait au pas.

Rapidement monté dans la voiture, Roger ne l'avait pas regardée. C'était une de ces victorias invraisemblables, n'appartenant à aucune compagnie, décrépie, trinqueballante, tenant à peine, marchant dans un bruit de ferraille secouée, une des lanternes manquant, l'autre assujettie avec des ficelles. Le cheval à l'avenant. Quant au cocher, c'était un gros dos rond, terminé en bas par deux pans d'une livrée décéinée, avec un seul bouton à la taille ; en haut, par un dessous-chapeau en cuir bouilli noir, forme tuyau de poêle, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux blancs. A quoiaide de cette masse, le fouet pendait, lamentable, telle une canne à pêche désolée.

Rogzer avait faim. Sa femme l'attendait pour déjeuner. Doux et patient, il se contint d'abord, dans l'invraisemblable espoir que l'allure de la bête s'augmenterait. Il se souvenait de son latin : « Crescit eundo ». Mais il n'en fut rien. Aussi, arrivé à la hauteur de Ledoyen, perdant patience :

— Voyons, cocher, marchons un peu !

Le dos se retourna. Une grosse face apparut, très vieille, bonasse, rougeaude, congestionnée, avec un petit nez aimable, des yeux vérons, une bouche large et décousue.

— Par c'te chaleur ? Vous voulez donc que j'tue Cocotte ?...

Ce fut dit sincèrement, poliment, d'une petite voix plaintive et éraillée.

Roger était un de ces riches qui aiment les humbles, causent volontiers avec eux, estimant qu'il y a plus souvent à apprendre en leur compagnie qu'en celle des gens du monde, tailles tous à peu près sur le même modèle, trop connus on trop dissimulés pour être très intéressants. Et puis l'air brave homme du cocher l'avait désarmé. Eût-il sa femme attendu, le déjeuner serait trop cuit, mais il ne *tuerait pas Cocotte.*

— Aller comme vous voudrez, pourvu que l'arrive !...

Entre le « bourgeois » et le cocher, la glace était rompue, si cette expression pouvait être de mise par cette température tropicale. Tourné de trois quarts pour répondre, le cocher resta dans cette position, et, forcément, la conversation s'engagea :

— Rude chaleur, tout de même ! On se croirait au Sénégal !

— Vous y avez été, au Sénégal ?

— Oui, dame ! J suis Breton, de Saint-Malo, et j'ai été matelot.

— Et maintenant devenu cocher ?

— Depuis 1855.

La voiture arrivait à la hauteur de l'ex-palais de l'Industrie. Le cocher désigna l'emplacement du bout de son fouet.

— Ah ! l'Exposition de 1855 ! C'est là que nous en avons fait, de bonnes affaires ! Celle de 67, bonne encore ; 78, pas mauvaise ; mais 89, ça ne marchait déjà plus !

— Je croyais, au contraire...

— Rapport à la concurrence, monsieur. Trop d'omnibus, de tapissières, de tramways surtout. Ah ! celui-là qui les a inventés, leurs tramways, on devrait bien y couper la tête ! Et au pouvoir donné, avec leur microphilain, leurs automobiles... Pour sûr, je ne ferai pas grand'chose en 1900, si j'y suis !

— Quel âge avez-vous donc ?

— J'vas sur soixante-quatorze, monsieur.

Une pitié prit Roger. Dans toute la force de ses trente-cinq ans, dans l'épanouissement d'une vie heureuse et large, il s'émut du sort de ce vieillard usé par l'âge, obligé de travailler encore.

On avait passé le Rond-Point. Cocotte allait *tout à fait au pas, maintenant, à cause de la* côte commençante.

Après un silence :

— C'est à prendre un coup de sang, pour sûr, murmura le cocher.

Et, enlevant son formidable chapeau de cuir bouilli, il le posa à côté de lui, sur le siège, tira un large mouchoir à carreaux du tablier de devant, puis d'un geste las et résigné, épongea son front chauve, où perlaient des gouttes de sueur.

— Pourquoi ne portez-vous pas un chapeau de paille ? demanda Roger.

— J'vas vous dire. C'est rapport aux clients. Oui, Y en a qui n'aiment pas ça. Ainsi, tenez, l'autre jour, j'en avais un, de chapeau de paille, un tout neuf, qui m'avait coûté très cher, un chapeau brouin, avec de grands bords, comme ceux des pêcheurs à la ligne. Quelque chose de distingué et d'un frais ! Eh bien, un domestique qui vient me chercher à la station pour une course à prendre rue Marbeuf. J'y arrive, rue Marbeuf, avec le domestique dedans, comme toujours... C'est leur moyen de se faire voiturer à l'oisif... Une belle petite dame attendait devant la porte... « ma dame comme ça... un peu tra la la, vous comprenez ? Dès que le domestique a eu sauté à terre, elle lui a dit avec un ton sec : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Un cocher à chapeau de paille ! Vous savez bien que je n'en veux pas, Joseph ! Allez m'en chercher un autre ! » C'était son idée, à c'te petite, que voulez-vous ? Tout en murmurant un tas de saletés contre sa maîtresse, le domestique m'a donné quinze sous... Pas moins vrai que j'ai perdu ma course !...

Eh bien ! dit Roger en riant, de quoi vous plaignez-vous ? Cinq ou six clients comme ça par jour, et vous feriez votre affaire sans fatiguer Cocotte...

Le vieux cocher ne comprit pas la plaisanterie. Il se contenta de murmurer tout bas, avec une teinte de respect où l'on sentait comme une trace lointaine de mysticisme breton :

— Non, voyez-vous ! faut jamais contrarier le client !

Et, lentement, il remit sur sa tête le chapeau en cuir bouilli.

La sympathie de Roger était définitivement acquise à ce brave homme, d'un si respectable « vieux jeu » et si différent des jeunes cochers de fiacre d'aujourd'hui, insolents débraillés, moustachés en croc, jambes croisées, cigarette aux lèvres.

— Au moins, à votre âge, avez-vous mis un peu de côté, mon brave ? Vous ne pouvez pas travailler toujours !

Décidément, son « bourgeois » s'intéressait à lui. En confiance, le cocher se retourna encore davantage, et en jetant de temps en temps un coup d'œil vers Cocotte, il se mit à parler, avec cette naïveté touchante des pauvres gens pour qui leur histoire est toute l'Histoire, et que l'on sent avoir été bien souvent contée entre camarades, au premier venu parfois, pendant les heures de repos, sur un tonneau, ou le soir, la journée finie, dans la petite salle de quelque humble traiteur...

— Si j'ai mis de côté, monsieur ? Je crois bien ! Car j'ai toujours été travailleur et économe... A peine une petite ribotte, de temps en temps, et encore ! toujours après mon travail fini, par exemple ! Mais, voyez-vous, quand on n'a pas de chance ! Et je ne l'ai pas, la chance, je ne l'ai jamais eue !... Quinze mille francs, monsieur, toutes mes économies, quinze mille francs perdus jusqu'au dernier sou dans le Panama !... Y en a qui disent que j'aurais pas dû faire ce placement-là, qu'il aurait mieux valu prendre de bonnes valeurs tranquilles, plus sûres et rapportant moins... Oui, dame ! c'est facile à faire, ça, quand on est riche et qu'on a beaucoup de valeurs... mais quand on est pauvre, on veut tirer le plus possible de son argent, on se laisse tenter. J'ai pas été le seul, d'ailleurs, pas vrai ? Ça ne me console pas, du reste. Toujours est qu'à un moment où j'étais déjà vieux, où je comptais me reposer, il m'a fallu continuer le métier. J'ai été dans les compagnies, dans les grandes remises, pendant quelque temps aux Pompes Funèbres... Puis, on m'a trouvé trop âgé... On m'a remercié... J'suis, depuis ce temps-là, chez un tout petit loueur ; un qu'a trois voitures... J'gagne ma vie tout juste, au jour le jour... Ça ira comme ça tant que ça pourra.

— Vous avez une femme ? des enfants ?

— Ma femme ? Elle est morte voilà dix ans ; elle était contuirine à Montmartre. Comme enfants, j'n'ai en que deux demoiselles. L'aînée s'est mariée ; elle est morte aussi. Elle était chétive à Vaugirard. La seconde... j'aime mieux pas en parler, de la seconde... Elle était dans les fleurs, d'abord, et puis... Voilà des années que je n'ai entendu parler d'elle... Je ne sais même pas si elle est encore de ce monde...

— Alors, vous êtes seul ?

— Tout seul. Ah ! ce n'est pas rigolo tous les jours... Mais, que voulez-vous ? Quand on n'a pas la chance... Mais bon Dieu de bon Dieu ! ce qu'il fait chaud ! C'est à attraper le coup de la mort !

Et le bonhomme étant son chapeau, s'essuya de nouveau le front.

La victoria arrivait en haut des Champs-Elysées, tournait dans la rue de Presbourg. Roger regardait vaguement autour de lui. Il voyait, sous le ciel cruel, le mouvement incessant des gens montant et descendant l'avenue, allant à leur travail ou en revenant, beaucoup chargés de paquets, d'autres poussant une voiture à bras, garçons de magasins, ouvriers, employés, ce petit monde qui forme la plus grande partie du Paris d'été, petit monde laborieux, obligé d'accomplir également sa tâche par les hivers neigeux ou par les accablantes canicules. A la hauteur de la rue de Berri, Roger avait frôlé une équipe d'ouvriers en train de tirer un tombereau de boue. Les chemise ouverte, les bras et le cou roussis, les hommes suaient et peinaient. Au coin de la rue de Presbourg, sur un échafaudage, des maçons recrépissaient un mur dont l'éclatante blancheur aveuglait. Plus loin, dans l'avenue Marceau, une vieille femme traînait, toute courbée, une voiture de quatre-vingts ans. C'était le spectacle de l'activité humaine qui, par cette température, devenait une souffrance, un péril même. Et, de ce spectacle, lui, Roger, par un hasard de naissance, n'était qu'un spectateur béat, tranquille, n'ayant ni effort à faire, ni danger à courir. Étendu sur les coussins de la victoria, il glissait au milieu de tout cela, sans fatigue aucune, certain de trouver chez lui, dans quelques minutes, un déjeuner à son goût, des boissons glacées, du cognac, un bon cigare, une bonne sieste, dans la fraîcheur du hall vaste et silencieux.

A moins d'être un cœur sec — et tel il n'était point — le jeune homme devait être troublé par la comparaison de son sort et ces mots admirables : Egalité, Fraternité, inscrits à profusion sur nos monuments publics. Des rêves, des utopies ? Oui, sans doute, dans le sens étroit, absolu. Mais s'il est impossible d'atteindre pleinement le but, est-il défendu de s'en rapprocher ? N'est-ce pas, au contraire, le devoir de ceux d'en haut de tendre la main à ceux d'en bas, de les aider, de les soutenir, d'arracher quelques épines aux rudes buissons qui bordent le sentier de leur vie ?...

Pendant ces réflexions humanitaires, le fiacre avait marché cahin-caha, et le vieux cocher, toujours de plus en plus courbé et accablé, arrêtait sa voiture devant la maison indiquée. Roger ouvrit son porte-monnaie, prêt à lui donner un fort pourboire. Mais quelque chose de nouveau, tout ce qu'il devait